



PARLONS JEUNESSE
LA VOIX DES JEUNES POUR LE CHANGEMENT



Search for
Common Ground
Trust, Collaboration, Breakthroughs



Search for **Common Ground**

Le Mali, le Sud-Soudan et la République centrafricaine ont récemment signé des accords de paix. Cependant, les négociations se sont principalement limitées aux élites adultes. Bien qu'ils constituent la majorité démographique, les jeunes de ces trois pays manquent de moyens pour s'exprimer et participer aux décisions qui affectent leur vie. Or, ils ont un pouvoir incroyable pour construire la paix, rapprocher les communautés et élaborer des solutions.

Notre projet "Parlons Jeunesse", financé par la Fondation Bezos Family, vise à changer cette dynamique. Entre 2019 et 2022, cette initiative a permis à un groupe de plus de 100 jeunes journalistes radio de rendre compte des conflits locaux et de créer des émissions de radio à même d'aider les gens à trouver un terrain d'entente.

Au fil des décennies, nous avons créé des programmes similaires dans d'autres régions du monde. De la Sierra Leone au Burundi, les jeunes que nous avons formés ont fini par devenir des journalistes d'investigation reconnus au niveau national. Des dirigeants tels que l'ancienne présidente du Liberia, Mme Sirleaf, ont reconnu que nos programmes radio ont permis de prévenir des atrocités de masse et des génocides et d'unir des nations entières autour d'un objectif commun.

C'est pourquoi "Parlons Jeunesse" est si prometteur.

Ces jeunes journalistes ont mis à profit leurs histoires singulières pour s'attaquer aux défis les plus difficiles de leurs communautés. Ils ont abordé des questions telles que le mariage forcé, la violence à l'encontre des minorités, et ont témoigné des horreurs de la guerre et de son impact sur leur éducation. Et, ils ne se sont pas contentés de faire des reportages ; ils ont œuvré à trouver des solutions à ces problèmes, unissant leurs voix pour le bien commun.

Ce ne sont pas seulement des enfants qui ont acquis de nouvelles compétences. Ils ont quelque chose de fort à dire et ont enfin trouvé une plateforme pour se faire entendre - un espace pour donner forme à leurs rêves de construire un pays plus sûr et plus juste.

Voici leurs histoires.

MALI

A stylized map of Mali is shown against a background that transitions from orange at the top to purple at the bottom. The map of Mali is white with a thick black outline. Inside the white area, there are faint, dashed lines representing regional or administrative boundaries. The capital city, Bamako, is marked with a small orange square icon and the word "BAMAKO" in bold, orange, uppercase letters.

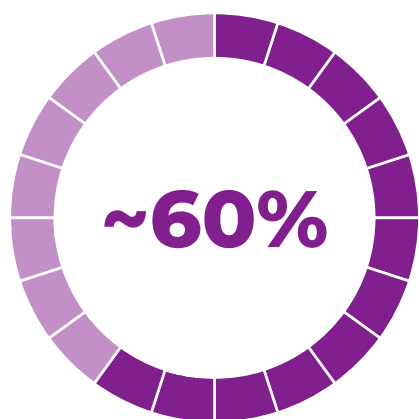
BAMAKO



D'HABITANTS :

20,8 MILLION

POURCENTAGE DE LA
POPULATION QUI SONT
DES JEUNES :



RANG DANS L'INDICE DE PAIX :

150

OUT OF 163



PERSONNES DÉPLACÉES
PAR LA CRISE :

378,000



NOS ACTIVITÉS PARLONS JEUNESSE AU MALI :



68

ÉMISSIONS DE RADIO



194

JEUNES JOURNALISTES

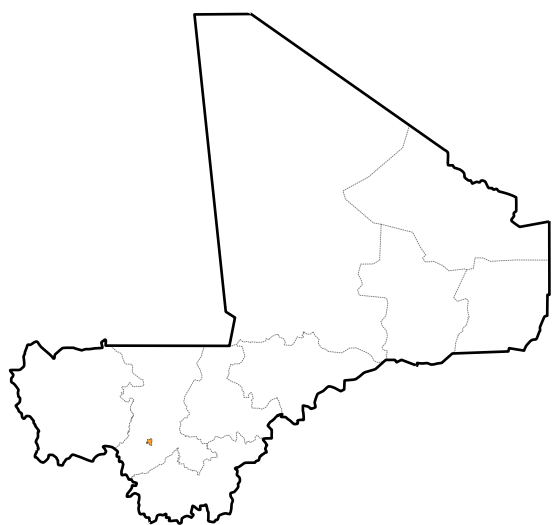


342

DIALOGUES
INTERGÉNÉRATIONNELS



En 2012, le Mali sombre dans la guerre suite à une insurrection de groupes extrémistes violents et séparatistes dans les régions du nord. Malgré un accord de paix en 2015, la violence continue de s'intensifier, obligeant les populations à fuir tueries, enlèvements, recrutement par des groupes armés et conflits communautaires.



Fin 2021, la situation reste volatile ; l'insécurité gagne du terrain. Pour beaucoup, les opportunités socio-économiques se réduisent, entraînant des conditions de vie de plus en plus précaires.

Alors que cette instabilité a un impact considérable tant sur le quotidien que sur les perspectives d'avenir des jeunes, ceux-ci n'ont guère voix au chapitre. En effet, rares sont les occasions pour eux de participer aux prises de décisions susceptibles de façonner un avenir plus sûr pour tous.

Ainsi, à Bamako, "Parlons jeunesse" leur a permis de se faire entendre. Des jeunes d'horizons divers et aux parcours uniques se sont réunis pour s'exprimer sur les questions qui les concernent. Ils ont produit des émissions de radio proposant des solutions aux problèmes les plus critiques de leur pays et ont prouvé aux adultes que les jeunes ont aussi le pouvoir de changer les choses.





AMBROISE

“J’ai été traumatisé par la guerre”, confie Ambroise. “Je vais vous raconter comment j’ai quitté Gao.”

En 2012, lorsque le conflit éclate dans le nord du Mali, Ambroise se retrouve au cœur de la crise, sa ville natale étant sur le point de tomber aux mains des insurgés.

“Nous voulions nous réfugier chez des proches dans la capitale, Bamako, mais le premier bus que nous avons pris nous a demandé de descendre quand ils ont su que mon père était un militaire. Si nous avions été arrêtés en chemin, tous les passagers auraient pu être tués”, ajoute Ambroise. Ils perdent la somme totale de 50 000 CFA pour leurs billets, soit plus que le salaire mensuel moyen au Mali. Finalement, “nous avons trouvé un autre véhicule. Mon père n’est pas venu avec nous. Il ne pouvait pas quitter le front. Pendant des mois, nous étions sans nouvelles de lui. Nous pensions qu’il était mort”.

“Un enfant de 8 ans ne devrait pas avoir à voir des gens mourir.”

Un jour, un klaxon retentit devant la maison. “C’était lui, dans son vieux tacot”, se souvient Ambroise en riant. Ensemble, ils repartent pour Mopti, une région à cheval sur le nord et le sud. A l’époque, l’équipe de Search forme des enfants pour en faire de jeunes journalistes radio engagés dans la promotion de la paix. Ambroise les rejoint. “J’ai commencé à m’ouvrir, à parler, sans avoir peur de révéler d’où je viens. Parce qu’en général, quand on dit qu’on vient du nord, les gens ont peur, ils pensent que nous sommes tous dangereux.”

Aujourd’hui, Ambroise est de retour à Bamako, derrière le micro. Lors des émissions radio de “Parlons Jeunesse”, il aborde les questions socio-politiques de son pays. Le conflit au nord reste au centre de ses préoccupations.

“Un enfant de 8 ans ne devrait pas avoir à voir des gens mourir.” Ambroise fait une pause. Les souvenirs semblent remplir l’espace autour de lui ; il lève la tête, regarde devant lui. “Nous avons réalisé une émission sur le conflit au Mali, mais il était encore trop difficile pour moi de parler de mon expérience.”

Le cœur encore à vif, ses pensées voyagent à mille à l’heure, traçant une carte mentale des routes entre Gao et Bamako. “Je me suis dit pendant trop longtemps que je ne pouvais rien faire. Chaque fois que j’entendais parler du nombre de personnes déplacées, du nombre de morts, je me demandais : combien auraient pu être sauvés?”

Un sentiment d’impuissance qui s’estompe à l’antenne. Ses mots sont devenus un vecteur de changement : “Aujourd’hui, j’ai l’impression de faire quelque chose.”

Sur les ondes, Ambroise encourage les gens à trouver un terrain d’entente. “Il n’est pas trop tard. Nous ne ramènerons pas ceux que nous avons perdus, mais nous pouvons empêcher d’autres morts.”

“Les habitants du Nord ont été négligés pendant trop longtemps. Par le dialogue, en les écoutant, en tenant compte de leurs opinions, nous pouvons reconstruire la paix. Et cela ne peut se faire que par le biais de médiateurs, dont la plupart sont des jeunes.”

Quand on lui demande quel est son rêve pour l’avenir, Ambroise ne prend pas une seconde pour y réfléchir. Les mots sortent instantanément, “un Mali sans guerre”, puis le silence, les yeux baissés comme pour dénouer quelque chose. “Je veux aider d’autres jeunes traumatisés par la guerre à s’exprimer, à aider d’autres à leur tour, comme une chaîne sans fin.”

“Nous sommes l’avenir de ce pays.”



*“J’ai été traumatisé par la guerre.
Je ne parlais presque pas. Mais dès
la première émission de radio, j’ai
commencé à me sentir plus fort.”*





BINTOU

“Il y a des gens qui meurent simplement parce qu'ils sont albinos”, dit Bintou, faisant référence à un crime violent qui s'est produit il y a quatre ans. Une fillette de cinq ans a perdu la vie parce que des gens croyaient que cela pourrait changer le cours des élections. “Chaque fois qu'un enfant albinos sort de chez lui, il est aux aguets. Parfois, les parents ont même trop peur que pour le laisser sortir. “

À 15 ans, Bintou veut changer les choses pour ceux qui souffrent sans autre raison que, comme elle, “ont moins de mélanine”. “J'aimerais que la société change son regard sur les albinos, qu'elle réalise que nous sommes tous égaux”.

Depuis deux ans, Bintou est l'une des vedettes de “Parlons Jeunesse”. Avec sa douce voix, on pourrait la croire quand elle dit qu'elle était timide avant. Mais une fois devant le micro, la magie opère. Bintou remplit le studio de sa présence,

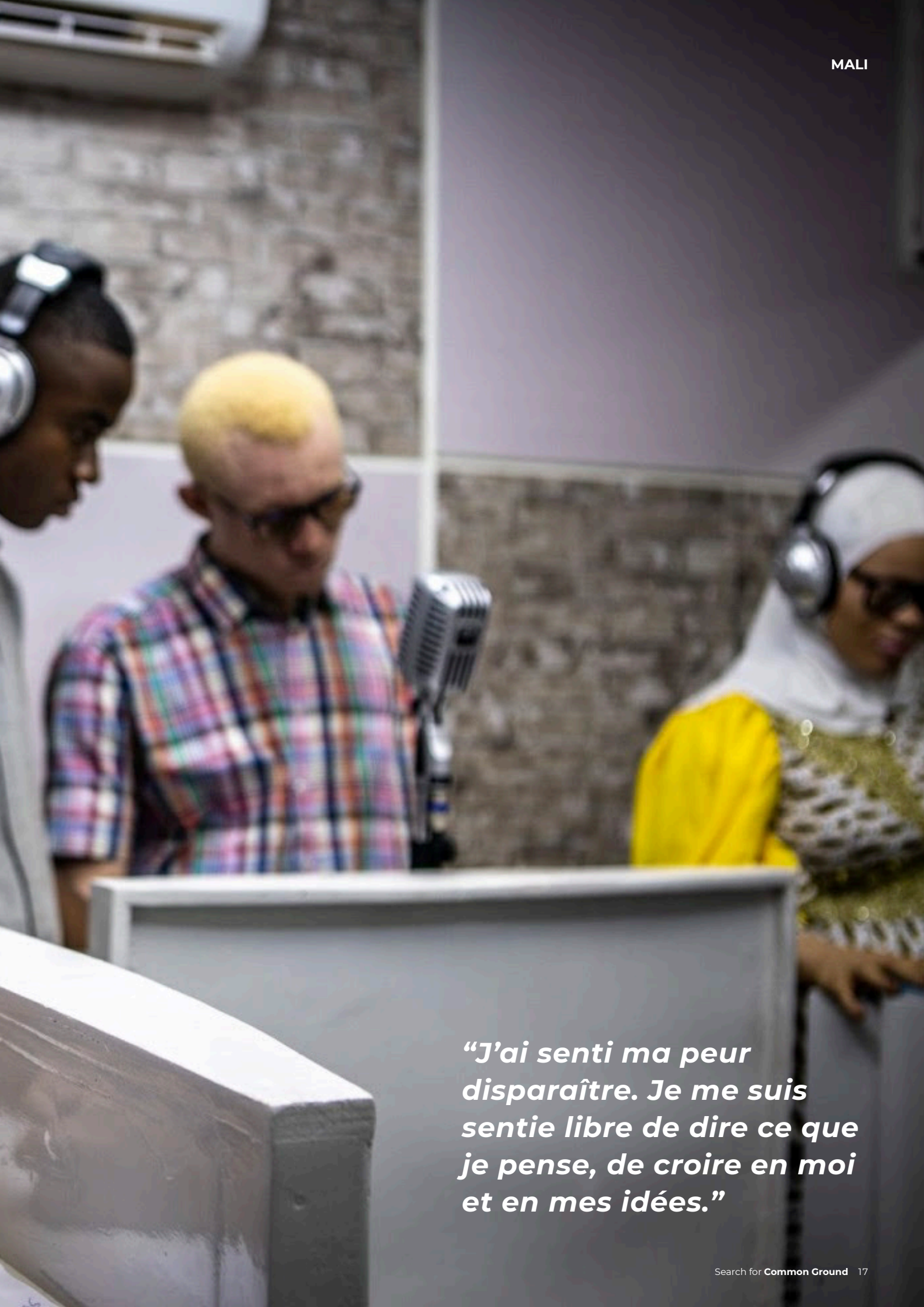
parle avec assurance. “Dès la première émission, j’ai senti ma peur disparaître. Je me suis sentie libre de dire ce que je pense, de croire en moi et en mes idées.” Bintou aborde les sujets les plus épineux : le mariage forcé, la drogue, les conflits violents. “Les émissions m’aident à questionner le monde qui m’entoure. Quand je rentre chez moi, je continue le débat avec mes amis.”

La jeune star sait désormais se faire entendre et ne tarde pas à se faire remarquer. L’association pour la protection des albinos, dont elle est membre, lui demande de coanimer une autre émission, “La voix des sans-voix”, traitant spécifiquement du handicap. “Nous nous adressons à ces jeunes qui parfois ne croient même pas en leur propre existence. Il est important de leur parler, de leur faire sentir qu’ils peuvent relever les défis du quotidien, de leur dire que leur handicap n’est pas de leur faute.”

Ses rêves, autrefois timides eux aussi, prennent forme. “Enfant, je n’arrêtais pas de dire que je voulais être journaliste. Maintenant, j’en suis sûre. J’ai trouvé ma vocation”. Bintou est convaincue que ses rêves ont aussi le pouvoir de faire briller les autres. “Les enfants atteints d’albinisme sont souvent laissés de côté. Je pense que le fait de me voir derrière le micro leur donnera confiance. Cela leur ouvrira les yeux sur le fait qu’ils ont le droit aux mêmes opportunités et à la même vie que les autres.”

“Les albinos ont le droit aux mêmes opportunités que les autres.”





“J’ai senti ma peur disparaître. Je me suis sentie libre de dire ce que je pense, de croire en moi et en mes idées.”



AWA

“Le mariage précoce est une réalité ici au Mali. J’ai vu beaucoup de mes amies se marier et même tomber enceintes. Je savais que cela aurait des conséquences immédiates et futures, mais je ne disais rien. Je ne savais pas comment en parler”, raconte Awa, 15 ans.

Pendant un long moment, Awa reste silencieuse. “Je ne parlais pas beaucoup. Je m’isolais”. Pourtant, un jour, elle décide de faire le grand saut, et rejoint “Parlons Jeunesse” afin de se faire entendre. Awa et d’autres jeunes journalistes abordent cette question du mariage précoce à l’antenne, sachant qu’ensemble, ils peuvent faire la différence. “Cela m’a donné du courage”, dit-elle.

De retour à l’école, “je suis allée parler à mes amies, dont certaines n’avaient que 14 ans, et je leur ai fait écouter l’émission”. Cette soudaine bravoure devient rapidement contagieuse. “Elles ont ensuite pris l’initiative de parler des risques

du mariage précoce et leur ont dit qu'elles ne voulaient pas être des épouses enfants.", ajoute-t-elle.

Au fil des émissions, la confiance d'Awa grandit. "Je ne suis plus l'Awa que j'étais avant. Je m'exprime ouvertement. Je suis fière d'être entendue, de savoir que je peux changer les choses."

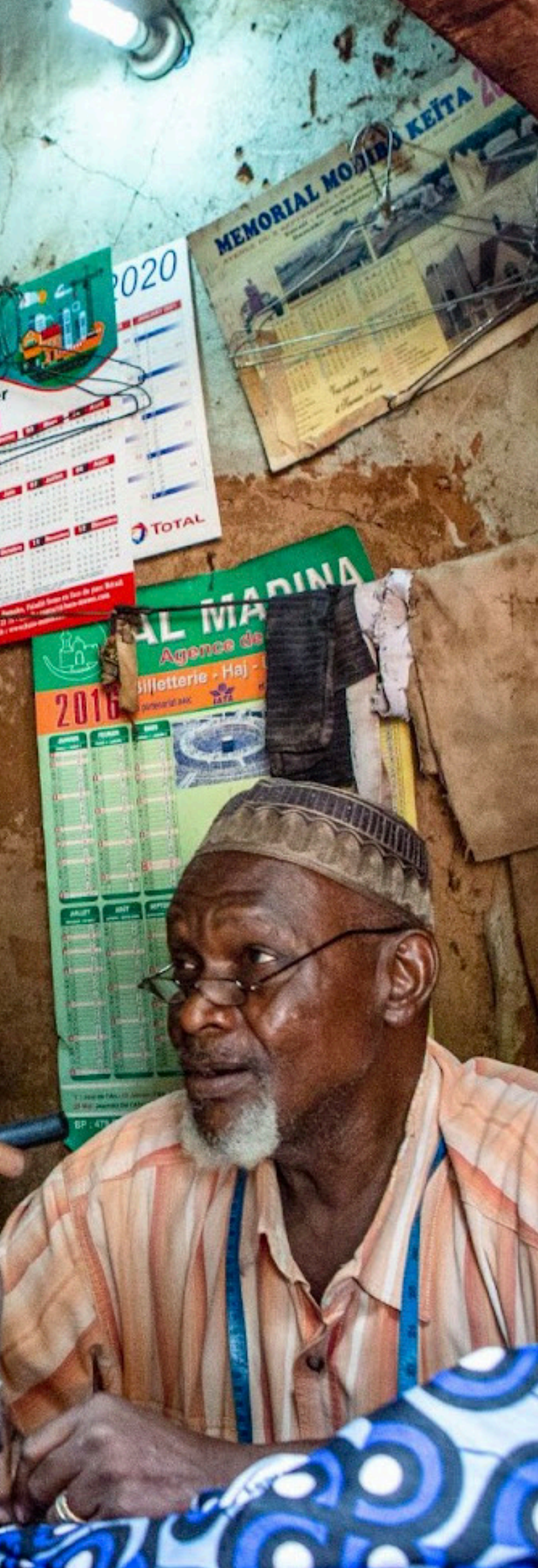
"Les enfants ont un rôle énorme à jouer. Ils représentent la majorité de la population ici. Nous sommes les leaders de demain. Le changement doit donc commencer par nous."

Cependant, son public ne se limite pas aux jeunes. "Nous avons besoin du soutien des adultes pour faire la différence". Et Awa laisse une forte impression sur les adultes qu'elle rencontre. "Nous avons rencontré des hommes politiques, des ministres. Ils n'en revenaient pas de la façon dont nous nous exprimions et des sujets que nous abordions. Ils ont dit à quel point cela les rendait heureux et confiants quant à l'avenir du Mali. Cela nous encourage à continuer et à inciter d'autres enfants à nous suivre."

"Les enfants ne doivent pas avoir peur, nous sommes capables de tout. Il n'y a pas de petits changements. Le petit changement que vous pouvez faire aujourd'hui peut entraîner un grand changement demain. Cette société appartient à tout le monde, jeunes et adultes. Donc si nous pouvons la rendre meilleure et plus sûre, cela signifiera une société plus sûre pour tout le monde. Alors, osons !"

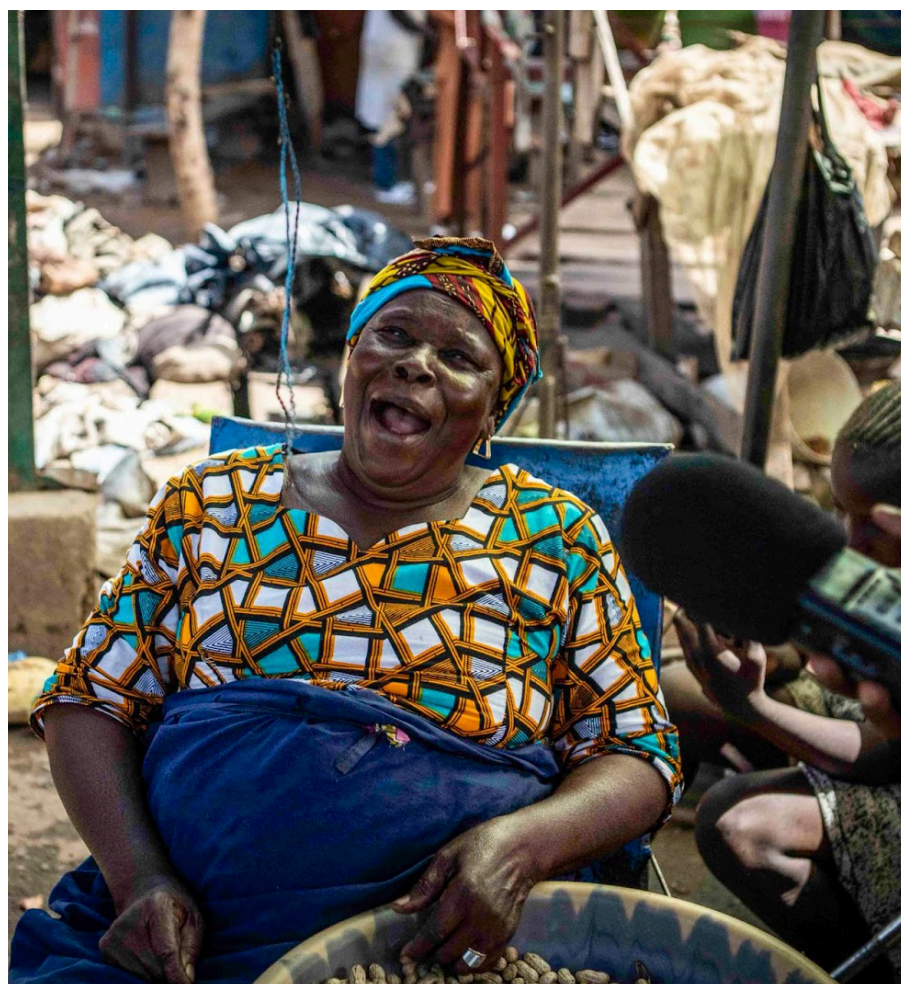
"Le changement doit commencer par nous."





“Le petit changement que vous pouvez faire aujourd’hui peut entraîner un grand changement demain”





In Dans les trois pays, lorsque “Parlons Jeunesse” a été lancé, seuls 43% des membres de la communauté qui écoutaient les émissions radio des jeunes journalistes disaient qu’ils apportaient une valeur ajoutée aux enjeux sociaux et politiques.

Aujourd’hui, ils sont 85% à le penser.



HAROUNA

“Les autres enfants me voyaient comme une source de richesse et de bonheur. Ils disaient qu’ils avaient besoin de mes cheveux et de mon sang pour devenir riches”, confie Harouna, se souvenant de son enfance dans un village du Mali.

A la naissance de Harouna, sa mère réagit avec stupeur. Face à son bébé à la peau blanche, “elle était perdue. Elle ne connaissait rien à l’albinisme. Alors elle m’a ramené avec elle dans le village de ses parents. Elle avait besoin de ses proches autour d’elle. “

À mesure qu’il grandit, Harouna se sent de plus en plus étranger aux gens qui l’entourent. “Je demandais sans cesse à ma mère pourquoi je n’étais pas comme les autres.” Cependant, les choses diffèrent peu lorsqu’ils retournent vivre à Bamako. “Les gens en savaient plus sur l’albinisme parce qu’ils regardaient la télévision, mais les croyances restaient les mêmes. J’étais toujours une source de richesse.”

À l'école, Harouna se rend compte qu'il a aussi des problèmes de vue. "Quand je disais que je ne voyais pas le tableau, les enfants riaient, les professeurs ne me croyaient pas. La seule chose qui m'a permis de m'en sortir, c'est de me faire un ami qui me comprenait. Il me laissait copier ses notes après chaque leçon".

Et c'est bien grâce à ces quelques gestes, à la bienveillance des autres que chacun peut se sentir à sa place. En 2019, Harouna trouve sa nouvelle tribu. Alors âgé de 16 ans, il rejoint d'autres enfants, dont certains sont également en situation d'albinisme ou de malvoyance, pour animer des émissions de radio. Depuis, Harouna réalise des reportages sur les conflits les plus saillants du Mali.

"Cela m'a donné l'envie de vivre à nouveau. Ce projet, les autres participants, m'ont permis d'être moi, de m'accepter. Maintenant, si quelqu'un me proposait de faire disparaître mon albinisme, je refuserais. Je suis fier d'être qui je suis."

A l'antenne, Harouna défend ceux et celles qui se reconnaissent dans son parcours. "L'émission que j'ai préférée traitait de l'albinisme. Nous devons en parler pour que les gens puissent comprendre."

La voix d'Harouna résonne dans tout le pays. L'association de défense des albinos, dont il est membre, lui propose de co-animer une autre émission de radio traitant du handicap et de l'albinisme. Ses messages sont toujours porteurs d'espoir et d'amour. "Je dis aux autres enfants de nous écouter, d'écouter les voix qui ont le pouvoir de vous faire croire en vous-même".

"Je suis fier d'être qui je suis."



ABEL

“Je ne comprenais pas pourquoi les autres avaient peur de moi. Mais j’ai aussi commencé à avoir peur d’eux”, raconte Abel. Malvoyant, Abel grandit dans un monde où il dépend bien souvent des autres. “J’ai besoin d’aide pour la plupart des tâches quotidiennes : monter les escaliers, traverser la rue, une voix qui me dicte ce que je dois écrire. Lorsque vous ne recevez pas ce soutien, vous vous sentez de plus en plus isolé.”

Orphelin à un jeune âge, Abel est placé dans un internat avec d’autres enfants malvoyants. Pendant la journée, des élèves voyants les rejoignent. “Pour certains, c’était la première fois qu’ils étaient en contact étroit avec des personnes handicapées”. Cependant, la coexistence s’avère difficile. “Les malvoyants ne sont pas bien perçus dans notre société. Les gens nous assimilent à toutes sortes de choses, comme des mendiants.”

Il y a deux ans, Abel, alors âgé de 15 ans, rejoint “Parlons Jeunesse”. “Le premier jour, je me sentais

seul, comme chaque jour. J'avais à nouveau besoin de ces nouvelles personnes pour me guider". Aujourd'hui, bras dessus, bras dessous avec les autres participants, Abel est dans son élément. "Ils ont besoin de moi autant que j'ai besoin d'eux".

Abel partage le micro avec des enfants confrontés à leurs propres défis : handicap, discrimination et traumatisme généré par la guerre. "Cette émission permet à chacun de s'exprimer sur les questions qui le touchent directement. Mais aussi, en ne laissant personne de côté, nous évitons d'accentuer les discriminations présentes dans notre société."

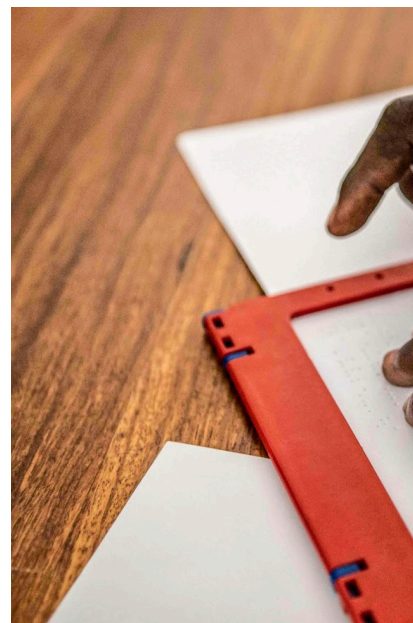
"Nous plaidons auprès des autorités pour les droits des jeunes à être inclus dans les décisions qui les concernent, comme l'éducation et l'emploi. Certaines personnes nous disent que nous ne devrions pas discuter de certains problèmes, comme le mariage précoce. Mais, pour moi, il ne devrait pas y avoir de sujets tabous pour les jeunes."

Enveloppé par les bruits des rues animées de Bamako, marchant d'un pas assuré, micro en main, Abel recueille des témoignages pour l'émission. "Nous avons animé un épisode sur les enfants de la rue. Qui de mieux qu'eux-mêmes pour parler de leur situation ?"

Au pensionnat, Abel continue de s'occuper des autres. Il aide les élèves malvoyants à suivre leurs cours et partage ce qu'il a appris grâce à "Par-

"Nous aussi, nous avons une place dans la société."

lons Jeunesse". "Être aveugle ne doit pas être un obstacle. Avec de la persévérance, ces enfants vont réussir. Leur handicap ne les empêchera pas d'étudier ou de réussir dans la vie. Tous les enfants ont les mêmes droits. Nous aussi, nous avons une place dans la société. Je suis peut-être malvoyant, mais mon esprit est intact, et je peux proposer des solutions pour le développement de mon pays."





Un jeune journaliste a confié qu'au début, il avait peur de s'asseoir à côté de ses camarades malvoyants par crainte de devenir lui-même aveugle. Cependant, à mesure que le projet avançait, ces idées se sont rapidement dissipées, permettant aux stéréotypes de changer.



AISHA

17-year-old Aisha's curiosity was often stymied by strict social norms. "There are so many taboos between adults and children. Even between my parents and me, I wasn't allowed to talk about everything."

A year ago, the taboos began to fall, her curiosity freed. As part of Youth Talk, Aisha joined other children in Bamako to produce radio programs about the country's socio-political problems. They then visit families, listen to the show with adults, and discuss them together.

"I will never forget the time we went to my family. The topic of the program was education. Usually, adults only listen to their elders, but this time I was able to speak my mind. My parents were so proud and surprised at what we kids had to say. It was liberating; it strengthened our bond to this day."

Indeed, for Aisha, “having a voice in society starts with your own family.” And it’s never too early to make your voice heard. “I want all parents to be interested in what their child has to say. They may be faced with problems and ask for input from everyone except their child; in reality, children can offer solutions, too.”

Aisha is planning her future and the future of her peers. Youth Talk inspired her to form an association with other young journalists to make children’s voices heard and promote their rights. Through activities such as cleaning a school for children with disabilities, Aisha “wants them to know that we are there, ready to help, to talk.”

The way she is perceived has changed. “When people see me, they call me the reporter, the president, the radio host.” So has the way she looks at herself. “I feel freer; I’ve realized that I’m important for society.”

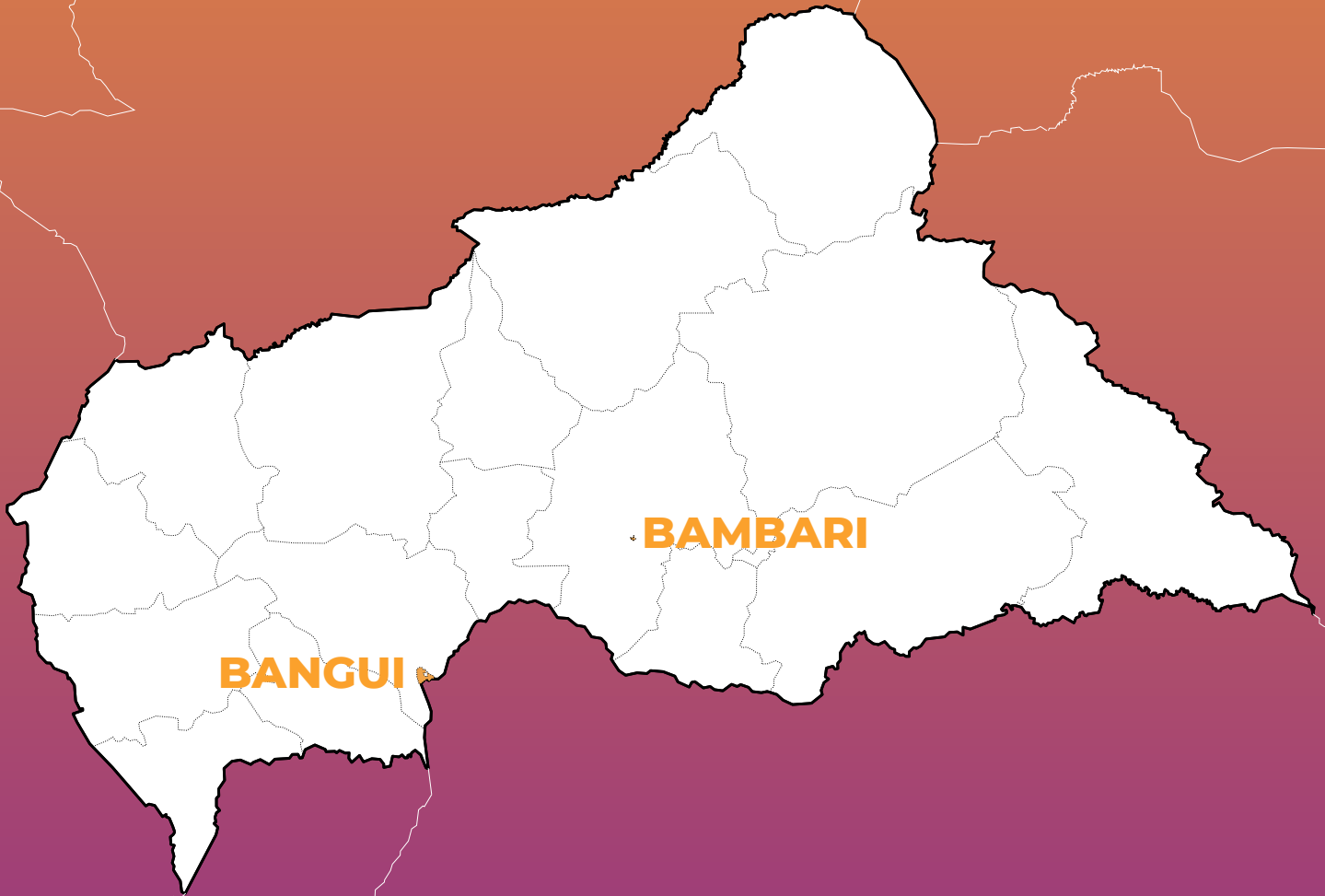
“Je veux que tous les parents s’intéressent à ce que leur enfant a à dire.”



“Habituellement, les adultes n’écoutent que leurs aînés, mais cette fois, j’ai pu dire ce que je pensais. Mes parents étaient tellement fiers et surpris de ce que nous, les enfants, avons à dire”, a déclaré Aisha.

Aisha n’est pas la seule à avoir changé cette dynamique. Une autre journaliste a déclaré que, bien qu’il soit habituellement tabou d’aborder le sujet de l’excision avec ses parents, les ateliers intergénérationnels lui ont permis de parler ouvertement de des conséquences de cette pratique.

CENTRAL AFRICAN REPUBLIC

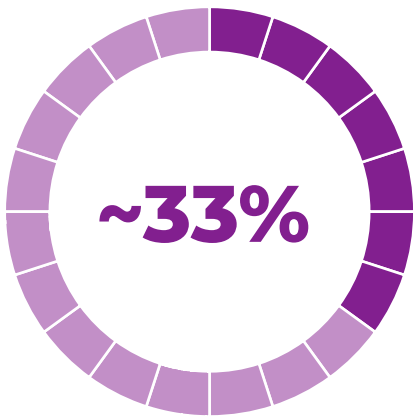




POPULATION TOTALE :

5 MILLION

POURCENTAGE DE LA
POPULATION QUI SONT
DES JEUNES :



RANG DANS L'INDICE DE PAIX :

155

OUT OF 163



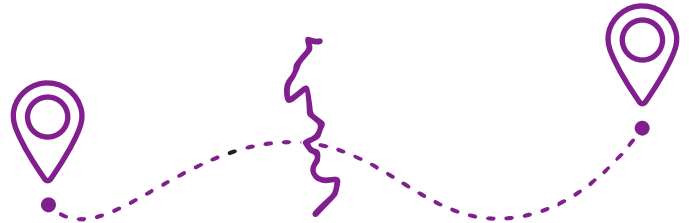
PERSONNES DÉPLACÉES À
L'INTÉRIEUR DU PAYS :

658,000



RÉFUGIÉS DANS LES PAYS VOISINS :

730,000



NOS ACTIVITÉS PARLONS JEUNESSE EN RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE :



78

ÉMISSIONS DE RADIO



150

JEUNES JOURNALISTES



10

DIALOGUES
INTERGÉNÉRATIONNELS



La République centrafricaine est en proie à des rébellions, des coups d'État et une violence généralisée depuis un demi-siècle. L'accord de paix signé en 2019 a brièvement redonné espoir.

Pourtant, la violence n'a pas diminué, et les tensions politiques n'ont fait que s'intensifier, notamment lors des élections de 2020. Ainsi, à peine un an après l'accord, les civils furent à nouveau pris au milieu des combats après qu'une nouvelle coalition rebelle ait attaqué les grandes villes.

Aujourd'hui, le pays fait face à une situation humanitaire alarmante, avec un Centrafricain sur quatre déplacé à l'intérieur du pays ou ayant fui à l'étranger. Cette violence touche particulièrement les jeunes qui manquent d'opportunités professionnelles, ce qui en fait une cible idéale pour le recrutement.

Ainsi, dans les villes de Bangui et de Bambari, "Parlons Jeunesse" pour les aider à exploiter leur potentiel en tant que catalyseurs de changement.







DIANE

À 16 ans, Diane est devenue mère. “J’étais trop jeune pour avoir un enfant. Ce n’est pas ce que je voulais”, confie Diane. Puis, baissant les yeux un bref instant, elle les relève à nouveau : “Même si je n’étais pas prête, je me sens maintenant comme une adulte respectée et responsable.”

En plus de cette grossesse précoce, la situation sécuritaire en République centrafricaine suscite également son inquiétude. En effet, les violences de la guerre civile ne tardent pas à toucher sa famille. En 2015, “un groupe de rebelles est entré dans notre ville pour tuer mon père qui était le maire. Ils ont ouvert le feu sur lui, mais par miracle, il s’est évanoui et n’a pas été touché. Après cela, nous avons traversé la rivière pour vivre avec ma tante et mon oncle”, se souvient Diana.

Aujourd’hui 18 ans, Diana a déjà beaucoup d’histoires à raconter pour quelqu’un de son âge. Le projet “Parlons Jeunesse” lui donne alors les moyens de le faire. Il y a deux ans, Diane se joint

à d'autres jeunes journalistes pour produire des émissions de radio traitant des problèmes du pays.

Mais, alors que les combats se poursuivent dans certaines provinces, son bébé vient au monde. Les problématiques du pays prennent alors une nouvelle dimension. Diane se met à avoir peur pour deux. "Je ne veux pas que mon enfant grandisse dans un pays en guerre", dit-elle. Cependant, au fil des émissions, une lueur d'espoir apparaît. "J'ai réalisé que grâce à un dialogue entre jeunes et adultes sur les questions de paix, nous pouvons changer le cours de l'avenir."

En effet, le projet l'incite à passer à l'action. Être animatrice radio "me donne envie d'aider ma communauté, d'utiliser ma voix pour faire la différence".

Plus précisément, Diana s'inspire de son histoire pour concevoir un avenir différent pour elle-même et pour les autres. "J'ai été choquée par la façon dont les sages-femmes se comportaient avec les femmes sur le point d'accoucher. Le projet m'a donc donné la confiance nécessaire pour non seulement parler de cette question, mais aussi pour en devenir une."

"Je ne veux pas que mon enfant grandisse dans un pays en guerre."



DIEU-MERCI

“Nous devons arrêter la guerre”, dit Dieu-Merci, 17 ans, avec un large sourire malgré la gravité de ses propos. Né à Bambari, la deuxième plus grande ville de la République centrafricaine, Dieu-Merci a grandi dans un pays pris dans une guerre civile faisant rage depuis 2013. Jusqu’à l’année dernière, les groupes armés occupaient encore plus des deux tiers du pays.

“Mon père, un enseignant, a été tué par les rebelles lors des dernières élections présidentielles”, raconte l’adolescent. Cette période amène le pays à un nouveau point de rupture, entraînant la mort de nombreux civils et le plus grand nombre de déplacements depuis le début de la guerre. “Depuis, je vis avec mon oncle. Je vends du crédit téléphonique pour pouvoir acheter des vêtements et payer mes frais de scolarité.”

Depuis 2019, le projet “Parlons Jeunesse” permet à des jeunes comme Dieu-Merci de s’exprimer

sur des questions qui les concernent, eux et leurs concitoyens. Formé à la production d'émissions de radio, Dieu-Merci aborde de front les problèmes sociopolitiques du pays. "Cela m'a montré ma vocation !". Investi d'une nouvelle mission, Dieu-Merci confie qu'il "veut devenir journaliste pour parler de la paix."

En phase avec les aspirations de Dieu-Merci, le projet réunit des jeunes de différentes communautés pour qu'ils parlent d'une seule voix. "Nous nous entraînons et sommes complémentaires", ajoute-t-il. Alors que les combats se poursuivent dans certaines provinces, Dieu-Merci sait que cette unité est d'autant plus précieuse.

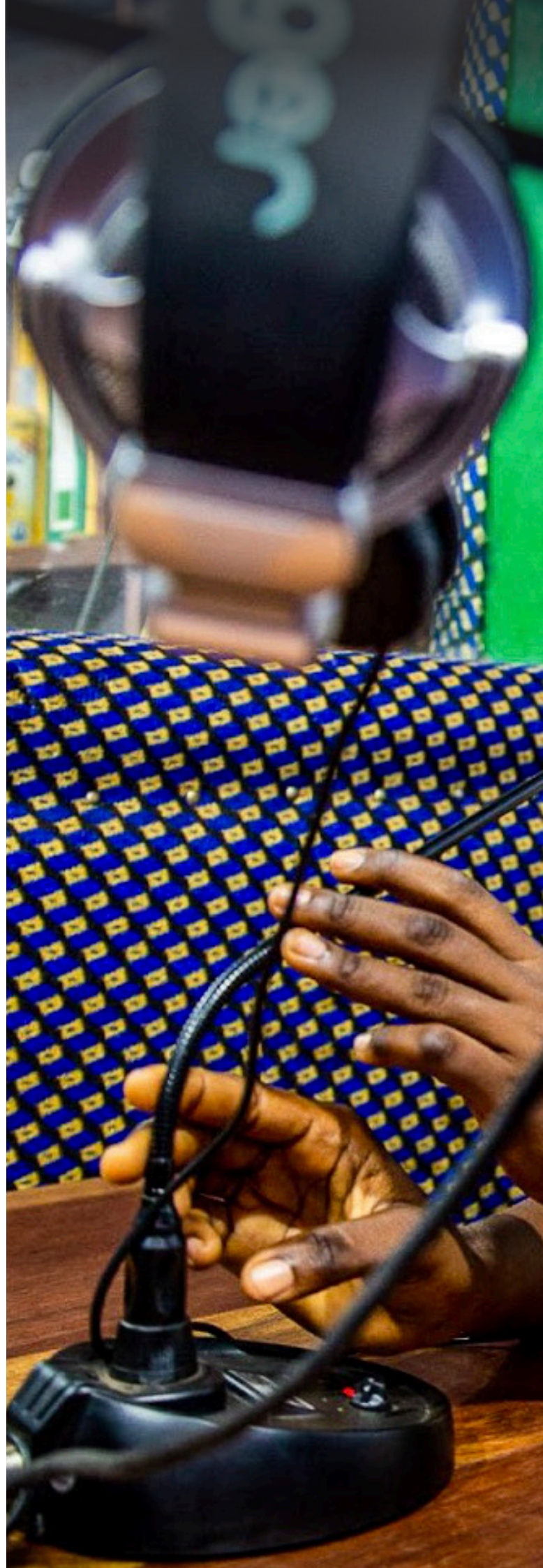
"Je suis plus confiant. Je peux maintenant parler aux gens sans crainte. Je réalise que j'ai le droit de poser des questions aux autorités et aux adultes."

En outre, des dialogues intergénérationnels dans les familles ont permis aux jeunes de se réunir avec les adultes pour écouter les émissions et en discuter. Dieu-Merci se sent écouté, "plus libre" de parler des problèmes de sa communauté. Dans son quartier, les gens l'appellent maintenant "l'ambassadeur de la paix".

Au milieu d'un pays toujours en proie à la violence, Dieu-Merci se sent pourtant plus fort. Façonnant ses rêves, il envisage de s'inscrire à l'université pour étudier le journalisme. "Le projet m'a donné le courage de tout affronter", explique-t-il d'une voix enjouée. "Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir".

"Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir."

Au cours du projet en République centrafricaine, nous sommes passés de 40% à 97% de jeunes estimant que les émissions reflètent leur point de vue sur la paix, la sécurité et les questions sociales et politiques.







HILARY

“Lorsque les rebelles ont envahi notre ville, j’étais terrifiée. Ma famille et moi nous sommes enfermés chez nous. Il était devenu impossible de sortir”, raconte Hilary, 16 ans. À Bambari, dans le nord-est de la République centrafricaine, les combats se poursuivent. Dans un pays en proie à la guerre civile depuis 2013, cette peur, présente depuis sa petite enfance, n’a toujours pas quitté Hilary.

Cette montée de violences s’accompagne d’autres défis. “Nous avons souffert de la faim”, ajoute Hilary. Aujourd’hui encore, la situation reste critique..

Malgré cela, Hilary reste une adolescente comme les autres. Elle est pleine de joie, aime chanter, regarder la télé et, surtout, elle a beaucoup d’espoirs et de rêves pour l’avenir.

“Nous devons faire la paix”, dit Hilary, qui est convaincue que “les jeunes peuvent le faire”. Consci-

ente qu'ils ont encore beaucoup de travail à faire. "Je me sens parfois découragée quand je vois où nous en sommes aujourd'hui. Mon pays ne s'est pas encore développé, et beaucoup de choses ne fonctionnent pas", admet-elle.

Depuis 2019, le projet "Parlons Jeunesse" place des jeunes comme Hilary au centre des enjeux sociopolitiques de leur pays. Grâce à une formation en production radio, Hilary aborde désormais ces défis à l'antenne. La liberté d'expression pour un changement positif est désormais au cœur de son nouveau combat. "Je veux être journaliste pour transmettre à la fois des idées et des expériences de vie profondes auxquelles les gens peuvent s'identifier pour apporter la paix. Si nous ne pouvons pas faire passer nos messages librement, le pays restera en guerre", dit-elle.

Hilary ressent également le changement au plus profond d'elle-même. "Avant, je ne savais pas comment parler en public", dit-elle, avant d'ajouter : "Je crois en moi maintenant, et je me sens plus forte pour parler de sujets difficiles."

"Ce projet me donné un second souffle. Je veux étudier dur pour mettre toutes les chances de mon côté malgré ce qui se passe autour de moi." Les rêves de l'adolescente pour l'avenir semblent chaque jour plus concrets. "Quand je ferme les yeux, je pense maintenant à la personne que je veux être : quelqu'un qui fait la différence."

"Si nous ne pouvons pas faire passer nos messages librement, le pays restera en guerre".



“Je crois en moi maintenant, et je me sens plus forte pour parler de sujets difficiles,” dit Hilary



JOSPIN

“J’ai arrêté mes études à la mort de mon père”, raconte Jospin, 20 ans, la douleur encore visible derrière un sourire timide. “Avant sa mort, ma mère et moi vivions dans une grande et belle maison, mais nous avons dû la vendre. Nous avons tout perdu”, ajoute-t-il. Tous deux ont alors emménagé chez le frère aîné de Jospin, qui vivait également à Bangui.

“J’ai dû arrêter d’aller à l’école. Nous ne pouvions plus payer les frais de scolarité. Alors j’ai vendu des bonbons et des biscuits pour subvenir à mes besoins”, raconte Jospin. Après des années de vente dans la rue, il est finalement devenu propriétaire d’un petit magasin. “Les gens de mon quartier viennent acheter chez moi des recharges téléphoniques, de la nourriture et des médicaments”, explique l’adolescent. Jospin sait qu’il doit être “dégourdi “ pour survivre. Mais s’il se dit fier de pouvoir aujourd’hui “se débrouiller seul”, il nourrit des rêves bien différents de celui de commerçant.

L'un d'entre eux est son éducation. Aussi, lorsque Jospin intègre le projet "Parlons Jeunesse", c'est avant tout pour apprendre. En effet, grâce à ce projet, Jospin se forme, avec d'autres jeunes centrafricains, à la réalisation d'émissions de radio.

À travers ces programmes, Jospin explore diverses problématiques de société. Parmi celles-ci, la question des droits de l'enfant lui tient particulièrement à cœur. "Même si je suis né ici, j'ignorais que les groupes rebelles recrutait des enfants. Aujourd'hui, j'en parle à la radio".

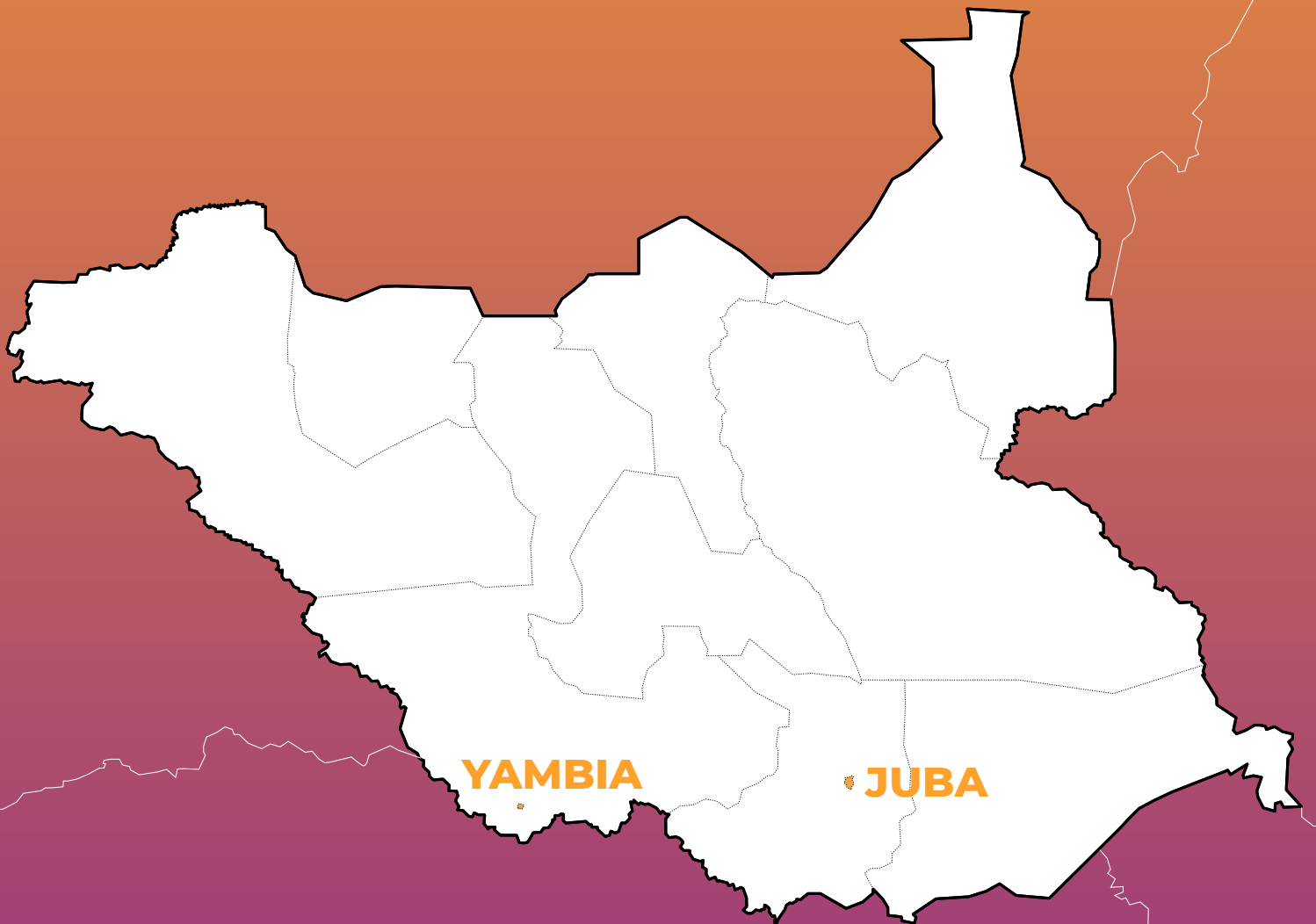
De là, de nouvelles aspirations commencent à émerger. "Quand j'ai compris qu'informer les gens et parler des problèmes auxquels ils sont confrontés pouvait changer le pays, j'ai su que je voulais être journaliste", raconte Jospin, plein d'espoir.

Au-delà d'un simple apprentissage, Jospin se sent également différent. "Avant, j'étais un fauteur de troubles. Je ne respectais pas les gens qui m'entouraient." Portant les stigmates d'une enfance difficile, Jospin "était constamment en colère, incapable de parler de paix", confie-t-il avant d'ajouter : "C'est grâce à l'émission que j'ai changé."

Plus en paix avec lui-même et avec les autres, Jospin ne cesse de véhiculer ses idées partout où il va. "Maintenant, je parle de paix à la radio, avec mes amis et ma famille", dit-il. Fier de ses réalisations, il n'y a plus de portes que Jospin ne se sent pas capable d'ouvrir. "J'ai maintenant quatre certificats. Alors quand le projet sera terminé, j'irai dans toutes les radios de Bangui pour atteindre mon objectif : devenir journaliste. "

"J'ignorais que les groupes rebelles recrutait des enfants."

SOUTH SUDAN

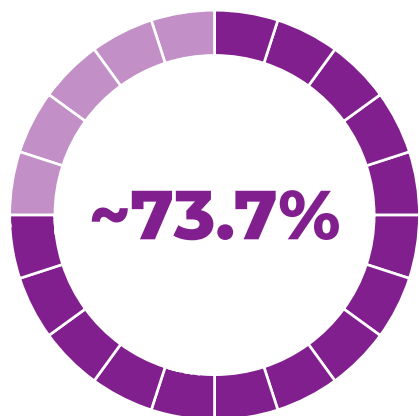




D'HABITANTS :

10,9 MILLION

POURCENTAGE DE LA
POPULATION QUI SONT
DES JEUNES :



RANG DANS L'INDICE DE PAIX :

159

OUT OF 163



PERSONNES DÉPLACÉES PAR
LA CRISE:

4,8 MIL.



NOS ACTIVITÉS PARLONS JEUNESSE AU SUD-SOUDAN :



112

ÉMISSIONS DE RADIO



24

JEUNES JOURNALISTES



4

DIALOGUES
INTERGÉNÉRATIONNELS



Lorsque le Sud-Soudan a obtenu son indépendance en 2011, beaucoup espéraient que la souveraineté apporterait la paix.

Pourtant, la violence a persisté, et le plus récent État du monde a sombré dans la guerre civile en 2013. Après une décennie, les combats ont fracturé les dirigeants de l'État et déplacé des millions de personnes. Des milliers de civils sont morts, et l'insécurité en menace de nombreux autres.

Dans ce contexte de crise, les jeunes sont confrontés à de nombreux obstacles à l'éducation et à la participation économique et civique. Une situation qui ne fait qu'accroître la méfiance à l'égard des adultes et des décisions qui les concernent.

Avec "Parlons Jeunesse", les jeunes passent à l'action. À Juba et Yambio, de jeunes journalistes sont en première ligne pour engager leurs pairs et les adultes dans un dialogue visant à construire un avenir plus sûr pour tous.







GABRIEL

“J’étais un enfant-soldat”, confie Gabriel, 19 ans. Lorsque la guerre civile éclata au Sud-Soudan en 2013, les groupes armés ne manquèrent pas de gonfler leurs rangs avec les plus jeunes.

“Quand mes parents sont morts, je me suis retrouvé seul avec ma sœur. Pour survivre, rejoindre ces groupes semblait être le seul choix possible. Je ne pouvais pas encore mesurer l’impact de cette décision.”

La vie de Gabriel bascule à nouveau. “Ils m’utilisaient pour commettre des actes violents dans ma communauté”, confie Gabriel. Puis, quatre ans plus tard, “j’ai perdu la trace de ma petite sœur. Je me suis donc enfui pour la retrouver.”

Peu de temps après l’avoir retrouvée, une organisation partenaire oeuvrant pour la paix repéra Gabriel. Elle le recommanda pour participer au projet “Parlons Jeunesse” de Search, destiné à amplifier la voix des jeunes sur les questions so-


ciopolitiques du pays. Grâce à ce projet, Gabriel a appris les rouages du journalisme, les techniques de transformation des conflits, et même la gestion des traumatismes. Mais surtout, il se joignit à d'autres jeunes journalistes pour produire l'émission de radio "Lugara Shabab".

"L'émission a été un tournant pour moi. Elle m'a permis d'utiliser mon expérience d'enfant soldat pour plaider en faveur de l'éducation des enfants et contre leur recrutement." À l'antenne et par le biais de dialogues intergénérationnels, Gabriel lança un appel à tous les niveaux : "J'ai interpellé les parents, les commandants militaires, le gouvernement et les dirigeants communautaires afin qu'ils unissent leurs forces pour protéger les enfants."

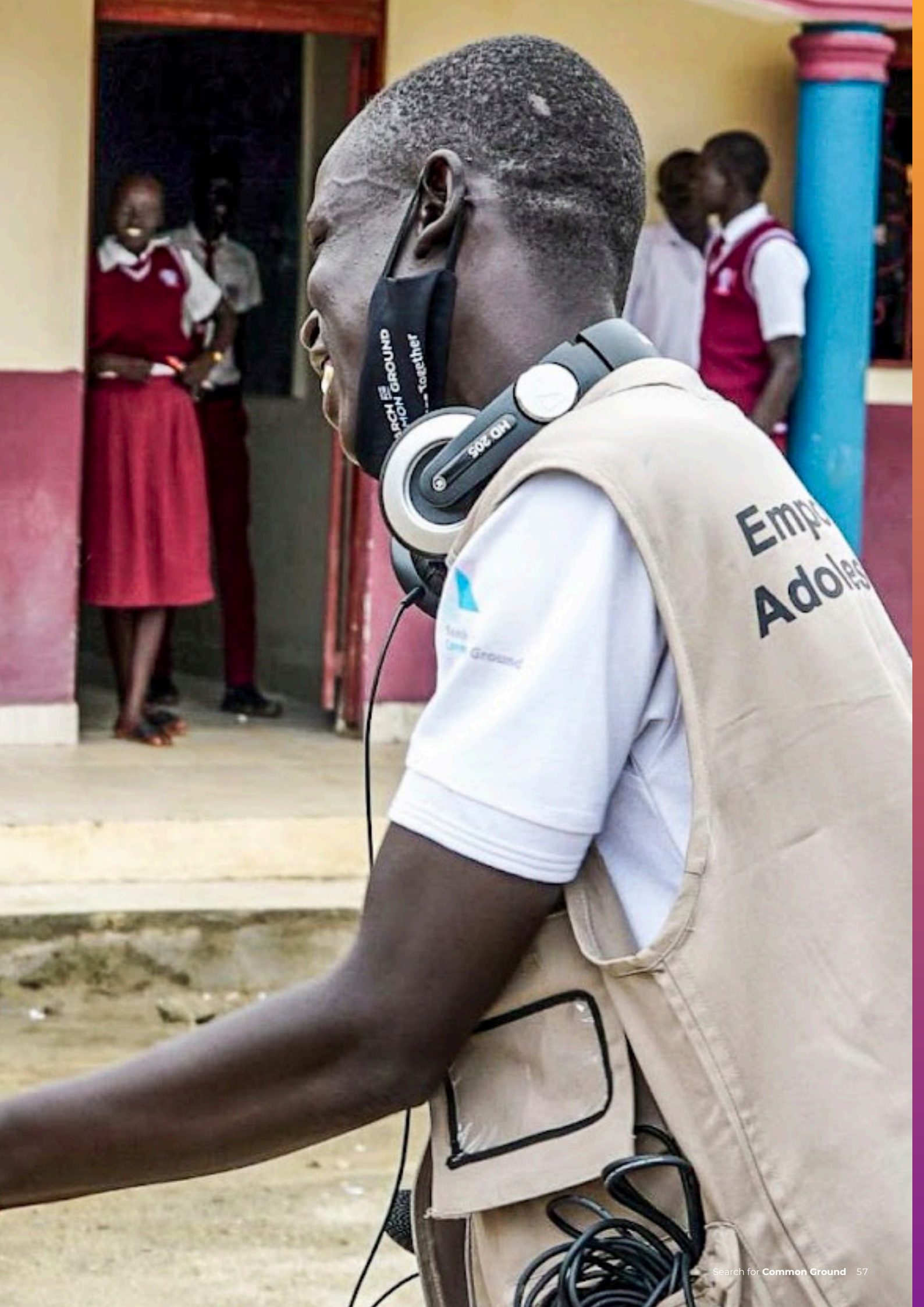
Incarnant un nouveau modèle pour la jeunesse, Gabriel a également entrepris de convaincre les jeunes de rendre leurs armes. "J'ai vu des jeunes se battre dans des guerres qu'ils ne comprennent pas. Beaucoup d'entre eux ont été recrutés uniquement pour défendre des intérêts individuels. Leur avenir est désormais façonné par la violence plutôt que par l'éducation. "

Marqué par ses années d'enfant-soldat, Gabriel a mis du temps à s'adapter. " J'étais rude, violent, même à la maison. " Mais comme le dit le dicton, sois ce que tu prêches. Ses émissions de radio pour la paix sont devenues un catalyseur pour lui. Jonglant entre l'école et la radio, Gabriel a trouvé sa vocation. "Je me prépare maintenant à étudier le journalisme à l'université."

"J'ai vu des jeunes se battre dans des guerres qu'ils ne comprennent pas."

A young woman with braided hair, wearing a white shirt and a red vest, is smiling and shaking hands with another person. She is holding a small orange object. In the background, a man in a red shirt and black jacket is walking past a blue pillar. The setting appears to be outdoors near a building with red and white walls.

“L’émission a été un tournant pour moi. Elle m’a permis d’utiliser mon expérience d’enfant soldat pour plaider en faveur de l’éducation des enfants et contre leur recrutement.”



Pour chaque sujet, les jeunes journalistes ont invité des personnes ressources à participer à leurs émissions. Par exemple, ils ont rencontré des commandants militaires pour discuter de la problématique des enfants soldats. Cette émission a notamment attiré l'attention du ministre de l'éducation, qui a rendu visite aux jeunes pour les féliciter.







REGINA

“Les enfants de mon quartier m’ont aidée à survivre.” Aujourd’hui âgée de 18 ans, Regina est orpheline. A la mort de ses parents, elle part vivre chez des proches. Très vite, les abus commencent. Regina s’enfuit.

Dès lors, la violence ne cesse d’imprégner sa vie. “J’ai commencé à traîner avec des gangs”. Même si c’était ce qui se rapprochait le plus d’une nouvelle famille, “ils étaient violents. Ils volaient, se battaient avec les gens, mais ils me respectaient.”

En 2019, Regina rejoint un tout nouveau groupe : des jeunes déterminés à utiliser leur voix pour construire une communauté plus sûre. Grâce au projet “Parlons Jeunesse”, elle devient rapidement l’une des principales voix de l’émission de radio “Lugara Shabab”. Grâce à son expérience, elle contribue à donner une voix aux jeunes issus de milieux difficiles, en leur donnant le micro pour s’exprimer également à l’antenne. “Les jeunes

des gangs peuvent désormais parler de leurs difficultés pour qu'ensemble nous puissions trouver des solutions”.

Formée à la transformation des conflits, Regina se fait aussi championne de paix en dehors du studio, intervenant souvent comme médiatrice dans les conflits avec et entre les gangs.

Récemment, “un gang a pris des machettes pour affronter un autre groupe. Leur seule consigne était de causer une douleur considérable. Malheureusement, les parents et les aînés avaient peu d'influence pour empêcher ce déchaînement de violence”.

C'est là que Regina intervient.

“Leur chef me faisait confiance. J'ai pu le convaincre de ne pas agir.” Puis elle rallia à un leader local pour qu'il l'aide à réunir les deux gangs pour dialoguer. Les rancœurs s'apaisèrent, la violence fut évitée et les membres des gangs devinrent même de nouveaux alliés pour promouvoir la paix.

“Maintenant, les deux gangs aident le leader local à nettoyer le quartier et à prévenir la violence.”

“Les jeunes des gangs peuvent désormais parler de leurs difficultés”.



GABRIEL

“Il ne me reste que ma mère. Alors, après l'école, je travaille pour l'aider à payer le loyer et mes études”, explique Gabriel.

Enfant dévoué, énergique et motivé, Gabriel est curieux du monde qui l'entoure. Une passion qu'il partage avec ses camarades de classe. “J'ai créé un club de journalisme à l'école. Je voulais que les jeunes soient informés de l'actualité du Sud-Soudan et qu'ils soient capables d'analyser ces informations.”

Autodidacte et passionné de journalisme, Gabriel n'a jamais eu la chance de recevoir une formation spécifique dans le domaine. En 2020, le projet “Parlons jeunesse” lui donne le coup de pouce dont il avait besoin. Gabriel rejoint d'autres jeunes pour apprendre les ficelles de la production radio.

Et ça tombe bien, le projet suit une démarche similaire à celle de son club. “Le but du club est de fédérer les jeunes autour d'une passion com-

mune ; de dépasser les clivages souvent présents chez nos aînés. C'est un club de partage."

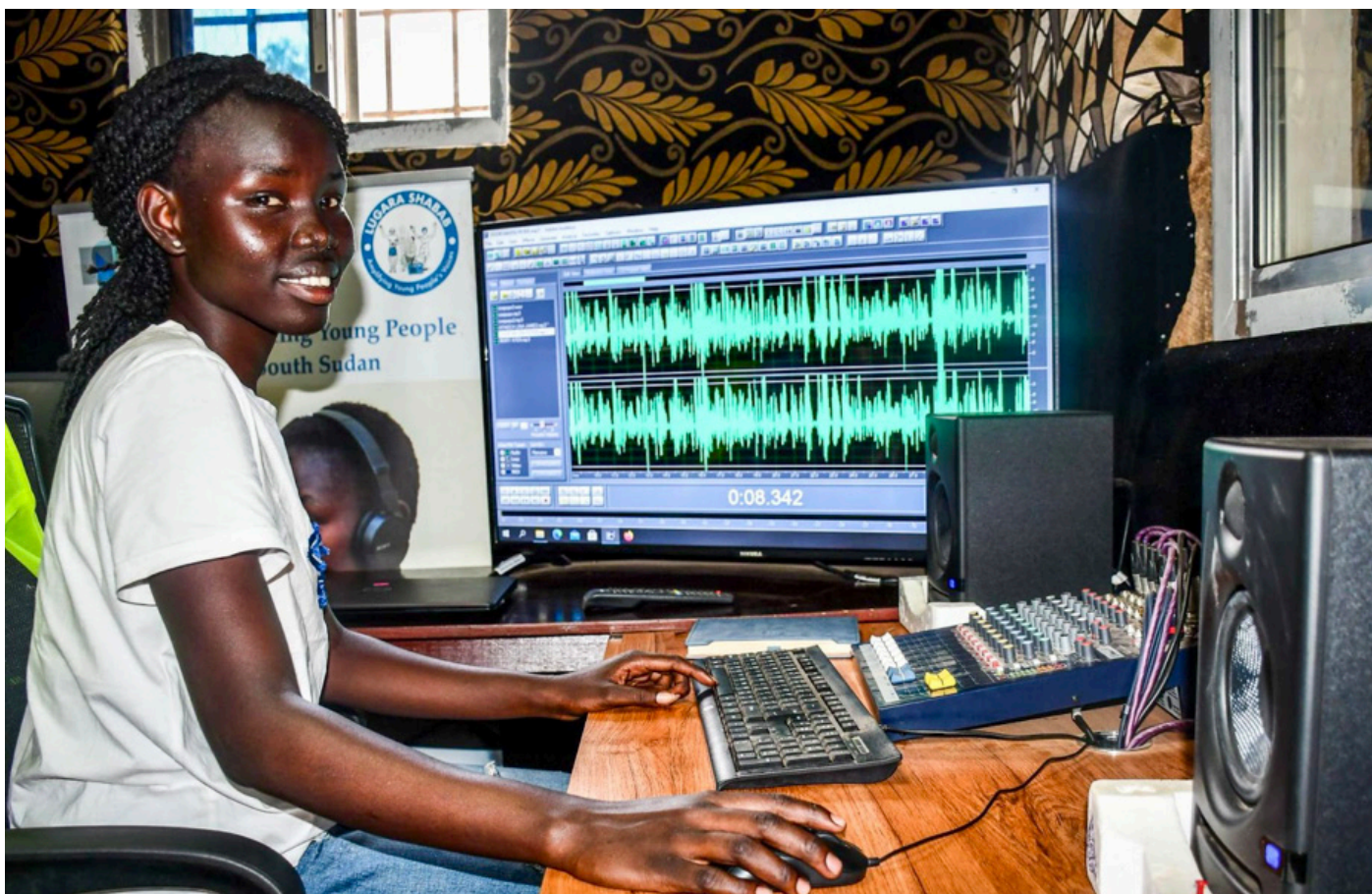
En effet, Gabriel en a marre des divisions et de la violence qui déchirent sa communauté. "Les vols, les cambriolages et les meurtres sont monnaie courante. Cette violence se manifeste souvent sur la base de conflits communautaires. Malheureusement, les jeunes parviennent à être influencés pour y participer."

Une influence que Gabriel tente de déjouer à travers ses émissions de radio. "J'ai tout de suite été séduit par l'idée d'émissions s'adressant à la fois aux jeunes et aux aînés. Faire entendre la voix de chacun à travers nos interviews et interpeller les jeunes sur l'importance de la cohabitation pacifique. Nos émissions radio couplées à des dialogues intergénérationnels constituent une plateforme d'échange indispensable entre jeunes et adultes."

Au fil des émissions, la détermination de Gabriel ne fait que croître. "J'ai fini par comprendre que lorsqu'un changement est nécessaire, c'est à moi de le réaliser."

Et pour que ce changement soit durable, Gabriel passe le flambeau. Bientôt, il quittera l'école secondaire. Il forme donc les membres de son club de journalisme aux nouvelles techniques qu'il a acquises, mais surtout à "aider les gens à trouver un terrain d'entente".

"Quand un changement est nécessaire, c'est à moi de le réaliser."



ALAKIIR

“Au Sud-Soudan, lorsqu’une fille est violée, il est fréquent que ses parents la forcent à épouser son agresseur, recevant au passage une dot.” Alakiir, 19 ans, assiste désespérée à cette scène qui se répète. Autour d’elle, les filles semblent trop souvent considérées comme de simples objets de transaction. Ainsi, “les communautés légitiment et perpétuent la violence basée sur le genre. Les hommes peuvent violer une fille en sachant que cela fera d’elle leur épouse”, explique-t-elle.

Alakiir est déterminée à changer cela. Connu pour sa volonté de défendre les droits des femmes, ses camarades de classe l’ont nommée à l’unanimité à la tête d’un club contre la violence sexiste. Alakiir y sensibilise les élèves au harcèlement sexuel et aux mariages forcés.

Bien qu’elle ne doute pas une seconde du combat qu’elle mène, Alakiir redoute de le mener au-delà de l’enceinte de l’école. “Je voyais ma famille et ma communauté échanger des filles contre des vaches.

Je me sentais impuissante”. En tant que seule fille d’une famille de cinq enfants, “je n’osais pas parler. J’avais peur de la réaction de mes frères et de mes aînés.”

En 2019, Alakiir intègre le projet “Parlons Jeunesse” visant à amplifier la voix des jeunes. Elle y apprend à produire des émissions de radio pour aborder les questions sociales cruciales du pays. Petit à petit, Alakiir se libère.

“Les hommes de ma famille ne connaissaient que mon côté calme et réservé.” Et, c’est une autre facette d’Alakiir qu’ils découvrent à l’antenne. Leurs réactions dépassent toutes les attentes. “Après m’avoir écouté, mon oncle m’a demandé de parler aux filles et aux anciens de mon village. Que nous devons changer les mentalités liées au genre et arrêter de sous-estimer les jeunes filles.”

Alakiir n’attend pas qu’on lui dise deux fois. Enregistreur en main, elle fait le tour de sa communauté pour recueillir leurs opinions sur le mariage précoce. Puis, de retour en studio, elle et les autres jeunes journalistes les diffusent, creusant davantage, unissant leurs forces pour proposer des solutions et provoquer un changement positif.

“J’ai vu ma famille et ma communauté échanger des filles contre des vaches. Je me suis sentie impuissante.”

Search for **Common Ground**

Search for Common Ground (Search) est une organisation internationale engagée dans la transformation des conflits. Depuis 1982, Search for Common Ground mène des programmes dans le monde entier afin d'aider les sociétés à transformer la façon dont elles gèrent les conflits, en passant d'approches accusatoires à des solutions collaboratives. Avec plus de 600 employés et 1200 partenaires dans 43 pays à travers le monde, nos programmes touchent plus de 5 millions de personnes chaque année. Grâce à notre approche de terrain d'entente, nous travaillons dans de nombreux contextes parmi les plus difficiles au monde, y compris les conflits violents généralisés, afin de prévenir et d'atténuer la violence, de donner aux acteurs locaux et nationaux les moyens de construire la paix et de soutenir la réconciliation. Pour ce faire, nous soutenons le dialogue inclusif et les processus de résolution des conflits, nous développons des programmes médiatiques qui favorisent l'information publique basée sur les faits et la tolérance, et nous renforçons les actions collectives et communautaires qui résolvent les problèmes locaux.